

EXTRAIT DE LA LIBRE PAROLE DU 1er JUILLET 1898.

LES SAINTES

GARDIENNES DE LÉPREUX

Tout là-bas, en terre japonaise, imaginez un amas de huttes sombres, basses et sordides, où rampent des formes d'étranges bêtes blessées.

C'est le village de Nakaomaru.

Approchez un peu, malgré l'odeur abominable qui sature l'air, malgré l'impression d'épouvante indéfinie qui se dégage de l'endroit et vous serre le cœur, dès les premiers pas faits.

Avancez encore, et les êtres bizarres se préciseront à vos yeux et vous vous apercevrez alors que ce sont des humains qui habitent sous ces tanières, se meuvent dans cette obscurité, respirent dans cette infection.

C'est Nakaomaru, la cité des lépreux.

Ils sont là des centaines : hommes, femmes, enfants, vieillards. La pourriture a élu domicile dans chacun d'eux, creusant leur chair de trous atroces et immondes, rongant jusqu'à complète disparition tous les membres les uns après les autres.

Ils naissent là, ces parias, faisant souche d'autres lépreux, et meurent ainsi dans la souffrance perpétuelle, dans l'abjection et l'horreur. Sauf un missionnaire, un seul ! le P. Corre, nul ne les approche. A des lieues de distance le passant s'écarte de leur grouillement.

Imaginez maintenant des femmes ayant droit à toutes les adorations, de par leur grâce ou de par leur beauté, imaginez-les, dis-je, dans une léproserie semblable, pensant les ulcères, traversant les fanges, sans frisson de dégoût, et domptant l'effroi, au point de trouver la parole sublime qui consolera ces damnés.

Ces femmes cependant existent : ce sont les Franciscaines Missionnaires de Marie.

En Birmanie, aux Indes, depuis des années, elles veillent déjà au